



DALOU (J.). *Blanqui.*

LA SCULPTURE



Nous aurions mauvaise grâce à le nier, nous éprouvons une sympathie spéciale pour la sculpture; nous professons pour elle un culte particulier et ce culte s'explique. Notre époque est redevable à la statuaire française de tant d'œuvres admirables, qu'il y aurait assurément ingratitude à ne pas montrer à son endroit toute la reconnaissance dont elle est digne. Ajoutons que cette reconnaissance est d'autant plus méritée, que les sculpteurs sont à peu près les seuls d'entre nos artistes contemporains, qui tra-

vaillent exclusivement pour la gloire. Il n'y a pas d'exemple, en effet, d'un sculpteur devenu riche par le fait de son art, quels qu'aient été, du reste, sa puissance productive, son talent, son génie. Ajoutons encore que même pour produire des œuvres médiocres, ce bel art réclame des études spéciales, une vocation prononcée, un travail constant, et une dose d'abnégation inconnue dans les autres branches de notre activité artistique. Après cela, comment ne serait-on pas sympathique à tant d'efforts? Comment ne pas éprouver une estime, une affection spéciales pour ce bel art?

Pourquoi donc faut-il que, cette année, au lieu de payer à la sculpture un tribut de louanges sans restrictions, nous soyons obligé de faire, à son endroit, des réserves pénibles? Car il serait maladroît de le nier, l'exposition de cette année est faible, le Salon actuel est inférieur à ceux qui l'ont précédé; les belles œuvres y sont plus rares; la moyenne de talent a baissé.

Encore pourrait-on se consoler de cette défaillance avec ce mot humoristique de Murger, devenu une des devises de la Bohême : « Il y a des années où l'on n'est pas en train. » Mais on remarque quelque chose de particulièrement pénible dans cet amoindrissement. Les tendances qui se manifestent dans l'École sont alarmantes.

Jadis l'École française recherchait les sujets aimables, gracieux, distingués et elle y triomphait. Le tempérament fin et le goût délicat qui distinguent notre race, nous permettaient d'aborder ce genre avec une supériorité absolue. Cette supériorité est en train de disparaître, et, faut-il l'avouer? la faute n'en est pas tout entière à nos sculpteurs. Ceux-ci, en effet, sont obligés de travailler presque exclusivement pour deux clients spéciaux : pour l'État qui fait des commandes, et pour le Conseil municipal qui fait des achats. Or, presque tous les groupes exposés au Salon sont conçus, combinés, exécutés en vue d'un achat possible, il faut donc qu'ils se conforment aux préférences esthétiques qui dominent dans le sein du Conseil.



MOREAU-VAUTHIER (A. J.) - LA PEINTURE

Malheureusement nos conseillers municipaux semblent professer une horreur singulière pour tout ce qui est délicat, aimable, gracieux. Une image de femme, pour peu qu'elle soit séduisante, effarouche ces hommes intègres. Ils détournent leurs regards de tout contour élégant, de toute forme harmonieuse. Les vieillards tassés, voûtés, ridés, tannés, attirent seuls leur attention bienveillante; comme si, avides de mortifications, ils aimaient à se répéter, à l'instar des Trappistes : « Frères, nous serons ainsi quelque jour. »

De là, un débordement inattendu de phlébites, de varices, de genoux cagneux, d'articulations engorgées, de muscles proéminents et de phlegmons que la statuaire avait jusqu'à présent considérés comme des accidents fâcheux plutôt que comme des exemples à traduire. De là aussi, cette invasion de chefs gaulois aux biceps outrés, aux triceps redondants, prétentieux et poseurs, dont les musculatures crurales et pectorales rappellent les hercules de la foire, et qui fournissent une des notes caractéristiques du présent Salon.

Ils sont, en effet, particulièrement nombreux ces terribles chefs gaulois, et il n'est nullement téméraire d'affirmer que c'est exclusivement à l'intention du Conseil municipal que M. Desca a modelé son groupe intitulé *On veille*, M. Quinton sa *Défense du territoire*, M. Cadoux son *Chef*, M. Loiseau son *Serment des Carnutes* et M. Ogé son *Baptême gaulois*.

Pour les vieillards variqueux et ravagés par l'âge, le doute non plus n'est pas permis. La plupart nous reviennent, en effet, après une première exhibition en plâtre, traduits en marbre ou en bronze pour le compte de la Ville. C'est ainsi que nous voyons le *Temps et la Chanson* de M. A. Paris et l'*Œdipe à Colone* de M. Hugues réapparaître en marbre, ayant du reste l'un et l'autre beaucoup gagné à cette transformation; l'*Aveugle et le paralytique* de M. Gustave Michel et le *Diogène* de M. Marioton reparaitre en bronze, et je gagerais que le *Bélisaire* de M. Laporte, quoiqu'en plâtre, est aussi destiné par son auteur à charmer notre Édilité.

Ajoutons, pour être juste, que la Ville a encore au Salon quatre hérauts qui doivent garnir les niches de l'Hôtel de Ville. Ces quatre figures de valeur diverse, mais dont deux au moins sont d'un très réel mérite, portent les signatures de MM. Guilbert, Cordonnier, Aizelin et Morice. Encore celle de M. Cordonnier, qui figure parmi les meilleures, a-t-elle certain air commun, qui contraste avec les qualités habituelles de son auteur — je n'en veux d'autre preuve que sa Jeanne d'Arc — et qui pourrait bien être une concession à ce goût aussi spécial que fâcheux, dont la Commission municipale a donné hélas! des preuves trop nombreuses.



HORROT (L.). Fille d'Égypte.

Après ces hérauts, ces vieillards décharnés et ces Gaulois, les sujets qui se trouvent au Salon en plus grand nombre sont les tombeaux. On n'en compte pas moins de cinq, qui portent la signature de MM. Mercié, Chapu, Dalou, Verlet et Schröder. De ce dernier je dirai peu de chose. Son auteur, qui est un des vétérans de la statuaire contemporaine — car si j'ai bonne mémoire, M. Schröder conquist sa première médaille en 1852 — ne me paraît pas avoir été fort inspiré par son modèle.

M. Verlet, mieux servi par les circonstances, expose une œuvre qui n'est pas sans mérite, quoique assez étrange pour un tombeau. C'est couchés dans un lit, de garniture et de forme très modernes, enlacés doucement dans l'étreinte d'un sommeil affectueux qu'il a représenté ses deux personnages. Rien de funèbre donc dans cette sépulture. Tout au contraire il s'en dégage je ne sais quoi de capiteux qui fait penser à l'amour bien plus qu'à la mort. Cette tendresse persistant au delà de la séparation finale est assurément une réponse topique aux mauvais bruits qui se sont accrédités dans

certaines esprits à la suite de l'adoption de la loi sur le divorce; mais M. Verlet a-t-il bien pensé à ce qui pourrait se produire si ses personnages venaient à s'éveiller; et l'inquiétude est d'autant plus permise, que son étude, quoique poétisée, serre cependant d'assez près la réalité.

Mais il nous tarde d'arriver au Tombeau de Madame Charles Ferry, car c'est une bonne chance pour tous ceux à qui l'École française est chère, que de compter au Salon un morceau de M. Antonin Mercié.

Il est difficile de rien voir de plus simple, de plus expressif, de plus beau que cette figure voilée assise au pied de la stèle funèbre. Son visage est comme idéalisé par le voile, qui donne à ses traits une poétique indécision. Sa pose, pleine d'abandon, est à la fois noble et rési-



GAUDEZ (A.). Lulli enfant.